

Godard face à Zagdanski

Le cinéma est-il une «imposture»?

Dans son nouvel essai, «la Mort dans l'œil», Stéphane Zagdanski déboulonne toute l'idéologie cinématographique, des frères Lumière à «Matrix». Jean-Luc Godard, violemment attaqué, a accepté de rencontrer l'auteur.

«Critique du cinéma comme vision, domination, falsification, éradication, fascination, manipulation, dévastation, usurpation.» Clin d'œil à Guy Debord, le sous-titre du nouvel essai de Stéphane Zagdanski en situe le ton guerrier. Sa thèse? Jusque dans ses productions esthétiques les plus raffinées, le cinéma est une industrie rapace, qui a partie liée avec l'hypnose et la manipulation. Son véritable acte de naissance idéologique n'est pas la trouvaille des frères Lumière, mais la caverne de Platon où, au ive siècle avant notre ère, une foule enchaînée se laisse fasciner. «*Le cinéma se croit le successeur de l'art, il n'est que l'ancêtre poussif du clonage*», soit «*une technique de mort qui feint la vie*». De Céline, écœuré par «*l'atmosphère de caveau*» des salles obscures, à Artaud parlant de «*formidable et crapuleux envoûtement*», tous les grands écrivains du xxe siècle ont bien saisi l'importance de l'enjeu, assure Zagdanski. Avec «la Mort dans l'œil», celui-ci explore toute l'histoire de l'image en Occident, et affronte nombre de cinéastes, d'Orson Welles aux frères Wachowski, ainsi que les grands théoriciens du cinéma, Elie Faure, Gilles Deleuze ou encore Serge Daney. Violemment attaqué en tant qu'incarnation même de «*l'imposture cinéphilique*», Jean-Luc Godard a lu ce livre singulier, profond, souvent hilarant, et s'est pris au jeu. Deux heures de discussion plus tard, Zagdanski et Godard étaient les «meilleurs ennemis» du monde. Morceaux choisis.

«La Mort dans l'œil»

Jean-Luc Godard. – Quand j'ai commencé à tourner, un couple ne pouvait pas se marier sans s'entendre sur les films. Aujourd'hui, le type peut aimer Luc Moullet, la fille, préférer Bruce Willis. C'est la raison pour laquelle votre livre m'a plu. Ça m'a rappelé les affrontements entre Cocteau et Mauriac, ou la façon terrible dont les surréalistes parlaient d'Anatole France. Les injures de «Positif», aussi. Il y a des moments où j'ai ri de bon cœur, et qui sont surtout très justes.

Stéphane Zagdanski. – M'attaquant au cinéma, je ne pouvais pas épargner Godard. Le cinéma aujourd'hui, c'est vous. J'ai appliqué ici les principes de la guerre selon Nietzsche, ceux utilisés contre Wagner. Premier principe: n'attaquer que des causes victorieuses. Godard et le cinéma sont des causes victorieuses.

J.-L. Godard. – J'aimerais bien... [Rires.]

S. Zagdanski. – Des bidonvilles du quart-monde où on dévore les films «bollywoodiens» jusqu'à l'intello fou de Bresson, personne n'oserait dire aujourd'hui qu'il n'aime pas le cinéma, ni surtout qu'il le méprise. Second principe: attaquer en solitaire. Dans les années 1970, à part Debord, personne n'a remis substantiellement en question ce qu'est le cinéma. On se disputait juste «pour ou contre la Nouvelle Vague». Autre principe: pas d'attaques personnelles. Le nom propre ne sert que de loupe pour analyser une crise. Quand je dis que Godard est «le» cinéaste du neutre, c'est pour parler de la neutralité propre à l'image. Dans une photo, le positif équivaut au négatif. C'est pourquoi le cinéma a servi toutes les propagandes, et qu'un génie du cinéma comme Eisenstein a pu ramper sous un régime ignoble. C'est impensable dans la grande littérature.

J.-L. Godard. – Je suis d'accord, à condition de dire qu'il y a autre chose quand même... Mon amie Anne-Marie Miéville, bien qu'elle respecte le cinéma comme art, dit elle aussi qu'il y a quelque chose d'infiniment triste dedans. Un profond renoncement à l'essentiel. C'est fait de renoncements depuis le début, le cinéma. D'abord techniques. On veut tourner avec Kim Novak,

elle n'est pas libre. On veut du soleil... J'ai toujours renoncé à tout, pourtant j'ai continué.

La littérature, «ennemie royale» du cinéma?

J.-L. Godard. – A une époque, on considérait que Hitchcock ou Rossellini valaient Chateaubriand... Moi, j'ai toujours été incapable d'écrire ne serait-ce que la première phrase d'un roman. Raison pour laquelle j'avais à l'époque une grande admiration pour Astruc et Rohmer, qui avaient publié chez Gallimard. Le mathématicien Laurent Schwartz est l'auteur d'une courbe infinie dans tous ses points, sauf en un point où elle est nulle. Le point nul, c'est le cinéma. Les autres points, c'est la littérature. Mais ils sont sur la même courbe. Et je dirais aussi que c'est avec l'ennemi qu'on fait un compromis, pas avec l'ami...

S. Zagdanski. – Un vrai ami, c'est un clone, ça n'a pas d'intérêt. Dans l'existence comme dans la langue, on n'a d'ailleurs que de faux amis. On est toujours séparés par une langue étrangère. Comme entre la littérature et le cinéma. Ce qui m'a intéressé, c'est de retrouver les racines de ce conflit entre l'image et le verbe.

J.-L. Godard. – Un conflit qui vient des origines, pour autant qu'il y ait des origines. La semaine dernière, tout à coup, je me suis dit que maman n'avait jamais vu de film parlant avant ma naissance. C'est sans doute pour ça que j'ai dû parler très tard, vers 5 ans. [Rires.] Je m'intéresse beaucoup aux noms. Pourquoi les Américains se désignent par le nom de tout un continent, par exemple? Américain, c'est un nom juridique, mais qui ne vient pas de la terre. C'est ça leur gros handicap, leur complexe de culpabilité aujourd'hui. Ils n'ont pas les pieds sur terre. C'est sans doute pour ça qu'ils parlent du nez.

La Bible

J.-L. Godard. – Comme mon oncle Théodore Monod, qui récoltait des petits cailloux dans le désert, je m'intéresse à des morceaux de phrases, des sentences, des théorèmes... Derrida, il prenait un bloc et il déconstruisait. Moi, je fais l'inverse, je fais des puzzles. Le pied d'Artémis, je le mets à un tel et ça ne va pas. Et puis je le mets à Raymond Chandler et je me dis que, là, il y a peut-être une loi.

S. Zagdanski. – La pensée juive fait ça en permanence, prendre des fragments épars et les frotter comme des silex.

J.-L. Godard. – Oui, mais j'ai un peu des doutes sur le texte dont elle part.

S. Zagdanski. – La Bible, vous voulez dire?

J.-L. Godard. – Oui, je trouve qu'il est trop totalitaire. Le cinéma, c'est un art qui a un rapport direct avec la dette. Moi, tout petit déjà, je volais alors que je n'avais qu'à demander, ce sont probablement des choses comme ça qui ont décidé... Aujourd'hui encore c'est un des rares milieux où l'on ose parler d'argent. Il y a là quelque chose qui est probablement très lié à la Bible. Abraham a commencé par acheter une maison.

S. Zagdanski. – Au contraire, la Bible a inventé la gratuité avec le «don de la Torah». Moïse offre la Torah à un peuple avide d'adorer une idole en or. Et quelle idole! Même pas une jolie femme, mais un veau. Hitchcock disait que les acteurs sont du bétail, ce n'est pas un hasard. Là, on est au cœur de la question de l'idolâtrie, du rapport entre l'argent, la mort, la cécité, et de ce que le cinéma en a fait depuis les Lumières jusqu'à «Matrix». Le cinéma est un simple jalon dans l'histoire de la falsification. Une histoire qui court du daguerréotype jusqu'au clonage humain, nec plus ultra de la reproduction à l'identique. Le cinéma a partie liée avec la manipulation. Tandis que la littérature relève de l'émancipation. Moïse et Ulysse sont les premiers héros littéraires. Eh bien, Ulysse passe son temps à résister à l'hypnose, aux faux-semblants, et Moïse libère les Hébreux de l'esclavage. Le cinéma, lui, d'emblée prend le parti de la domination. Savez-vous comment s'appelait le tout premier studio aux Etats-Unis? La Black Maria. L'équivalent de notre «panier à salade». Un nom fliqué, un nom de fourgon cellulaire.

J.-L. Godard. – Même chose pour le mot «prise de vues»...

S. Zagdanski. – Oui. Ou pour le nom de l'appareil de projection d'Edison: le Panopticon. C'est une geôle où un seul maton, placé au centre, peut surveiller tout le monde. Il n'y a jamais de hasard dans le langage.

J.-L. Godard. – Tout à fait, mais vous parcourez avec des bottes de sept lieues des myriades de kilomètres... moi je suis encore dans mes starting-blocks, là. [Rires.] Par rapport à la domination, je suis complètement d'accord. Elias Sanbar, dans «la Palestine revisitée», a écrit sur les images de la Terre sainte d'hier à aujourd'hui. Des centaines de photographes sont allés là-bas et ont filmé tout le monde sauf les Palestiniens. On les voit même moins que les Indiens sur les photos de la conquête de l'Ouest. Ils ont filmé uniquement ce qu'ils savaient déjà par les mots. Là, on peut dire que les daguerréotypes ont été les esclaves du maître littéraire. Voilà le genre de choses qui m'intéresse...

Israël/Palestine

J.-L. Godard. – Par rapport aux camps de la mort, même quelqu'un comme Hannah Arendt a pu dire «ils se sont laissés emmener comme des moutons». Moi, je me suis mis à penser au contraire que c'est eux qui ont sauvé Israël. Au fond, il y a eu 6 millions de kamikazes.

S. Zagdanski. – Je ne le dirais pas comme ça.

J.-L. Godard. – Les 6 millions se sont sauvés eux-mêmes en se sacrifiant. Les films à faire là-dessus n'ont jamais été faits...

S. Zagdanski. – Je ne suis pas du tout d'accord, là. Les juifs n'étaient pas dans un rapport d'offrande sacrificielle à la mort. Ces gens, souvent très pieux, étaient dans un rapport immédiat à la vie. Mais ils ont senti que la mort en avait assez de la vie. Le nazisme, ce n'était pas juste une clique de types très méchants, ils annoncèrent ce qu'était en train de devenir l'Occident: la suprématie de la mort. Or la vie n'a pas à répondre à la mort par une réplique morbide. Le Dieu biblique dit: «J'ai mis devant toi la mort et la vie, tu choisiras la vie.» Au contraire, un Palestinien qui se fait sauter dans un bus reste dans un rapport mortifère au néant, qui s'enracine très loin dans l'islam. On ne peut aucunement comparer ça à la façon dont ont été massacrés les juifs d'Europe.

J.-L. Godard. – Je ne peux pas parler pour un Palestinien qui fait ça. Et puis, il faudrait les différencier des Arabes en général. Mais je sais que, si vous étiez Israélien et moi Palestinien, on s'arrangerait assez vite pour partager l'appartement.

Misère du cinéma?

S. Zagdanski. – Le cinéma travaille avec des idées, pas des métaphores. Alors que quand Héraclite dit «le Temps est un enfant qui joue aux dés», là on est au cœur de la métaphore, dans un décollage poétique d'une profondeur inouïe. Le cinéma ne peut aboutir à ça, il est enchaîné.

J.-L. Godard. – Eh bien, moi, j'appelle ça du cinéma, même si ça n'a quasiment jamais pu exister.

S. Zagdanski. – Pour une raison indépassable: un écrivain fait œuvre de résurrection, sa chair régurgite du Verbe. L'image, elle, est d'emblée dans un processus de captation et de mort. En prenant une photo d'une fleur, vous la formolisez, vous la tuez. Tout le problème du cinéma, c'est qu'il a tenté de contrecarrer ce venin originel là par le montage.

J.-L. Godard. – Le montage n'a jamais existé. Il n'est pas arrivé à faire passer la vie, sauf à de rares exceptions, comme il y en a dans l'évolution. Rimbaud ou Mallarmé étaient de vrais monteurs, eux. Le cinéma n'a pas réussi à faire ça. Pourtant, il avait des dispositions enfantines, mais qui ont été rapidement gâchées par un mauvais usage de l'argent. On peut sauver un pour mille du cinéma, tout de même. Disons que ce sera Moïse sauvé des eaux.

«La Mort dans l'œil», par Stéphane Zagdanski, Maren Sell Editeurs, 392 p., 20 euros.